

enveloppait. Les trois brigades furent alors réunies, et on leur dit qu'il fallait briser le cercle de fer que l'ennemi avait tracé autour d'elles.

« Elles s'élançèrent dès lors au galop, s'avancèrent une centaine de pas et lâchèrent plusieurs salves contre l'ennemi qui ne l'ébranlèrent point dans ses positions. Bien au contraire, elles n'en furent que davantage à la portée des balles de chassepot et des boulets de l'artillerie. Les rangs commencèrent à ployer; aussitôt l'ennemi se précipita furieux, et, ne pouvant résister à l'effort de ces masses colossales, nos brigades fortement décimées durent se replier sur les bâtiments et dans le parc toujours poursuivies par le feu ennemi.

« La situation était des plus périlleuses. Les munitions en même temps commençaient à manquer dans quelques régiments; les rangs étaient fortement éclaircis; des bataillons avaient perdu presque la moitié de leur effectif, et l'ennemi s'approchait toujours en masses de plus en plus compactes.

« Encore une demi-heure, et le corps de von der Tann était anéanti, et la plus grande partie des canons tombait aux mains de l'ennemi. L'ordre ne se maintenait plus convenablement, les troupes de divers régiments se trouvaient mêlées, et le découragement commençait à s'emparer des troupes. »

Ce récit, emprunté à l'ennemi lui-même, donne, ce nous semble, la mesure exacte de la valeur avec laquelle combattirent nos troupes, et du danger que courut, une fois encore, l'armée tout entière de von der Tann. Ce danger, malheureusement, les Français ne le soupçonnèrent pas, sans quoi, ils eussent, redoublant d'efforts, cerné le château de Goury et triomphé de la résistance opiniâtre des Bavares avant que ceux-ci n'eussent pu recevoir du secours.

Le général von der Tann était à demi vaincu, et l'inquiétude la plus profonde l'envahissait; il avait demandé, nous l'avons vu, à ses trois brigades un dernier effort que nos soldats avaient repoussé avec une ardeur superbe que l'écrivain allemand appelle un mouvement *furieux*; l'armée bavarroise était comme perdue, lorsque, vers deux heures de l'après-midi, une *forte et claire canonnade* se fit entendre à la gauche de Goury. Les Prussiens de la 17^e division accourent. Leurs tirailleurs se répandent déjà dans la plaine. Les brigades écrasées, les débris de l'armée de von der Tann poussent de formidables hurrahs. La victoire que nous tenions va nous échapper.

Pendant ce temps, la division Morandy était devant Lumeau, aux prises avec les troupes de von Treskow. Le 40^e de marche et le 71^e mobiles (régiment de la Haute-Vienne), avaient supporté avec aplomb les projectiles des batteries de Lumeau, mais notre artillerie, sur ce point, était trop faible,

Nous devons être fatalement repoussés. Nos troupes débandées iront se replier bientôt dans une fuite précipitée jusqu'à Terminiers, et laisseront sept canons entre les mains des Allemands. D'autres, parmi lesquels beaucoup de mobiles limousins, se ralliant à Écuillon, disputeront ce village aux Prussiens et le reprendront trois fois, après l'avoir perdu, pour ne laisser à l'ennemi que des murs croulants et embrasés. Vainement, pour arrêter la déroute de ce côté, le général Chanzy, descendant du clocher de Terminiers d'où il suivait les phases de la bataille, exhorte ses soldats, les ramène, les menace. Ces troupes démoralisées n'écoutent plus. Le général alors place une batterie de 12 à Terre-Noire, en deçà du grand-chemin de Chartres à Orléans, et contient sous ses obus les Prussiens qui s'arrêtent. Notre centre enfoncé n'existe plus, et, devant Goury, nos soldats, débordés par la 17^e division prussienne, reculent, mais en faisant face à l'ennemi. Les mobiles de la Sarthe furent particulièrement résolus et fermes, et dispersèrent bravement la cavalerie du prince Albrecht, lancée sur eux à toute bride. Deux fois cette cavalerie, qui voulait nous tourner, fut repoussée, et on ne peut dire quel eût été le résultat de la bataille si, comme le dit l'amiral Jauréguiberry dans son rapport, notre 1^{re} division eût été appuyée par une démonstration de la cavalerie sur la gauche. Mais le général Michel, qui commandait les cavaliers, avait reculé, lui, ce même homme qui guidait au combat les cuirassiers de Frœschwiller.

Peu à peu, nous revenions ainsi, vers quatre heures, aux positions conquises la veille, et d'où l'armée était partie, si confiante le matin même, pour marcher à des conquêtes nouvelles. Le 39^e de marche et les mobiles de la Sarthe, postés à Villepion qu'ils ont ordre de garder, arrêtent les Bavares qui veulent emporter cette position. A ce moment, le général de Sonis apparaît, suivi de ses spahis. C'est le 17^e corps qui arrive, c'est la victoire qui revient. Nos soldats tressaillent d'allégresse, et, devant la canonnade effroyable qui éclate sur la droite, les Bavares hésitent, et Jauréguiberry a un moment l'idée de les refouler jusqu'à Orgères. Mais il lui faut des canons. Il en demande au 17^e corps. Un commandant les refuse. Lorsque le général de Sonis les accorde, il était trop tard.

Cependant, on se battait toujours devant Loigny. Notre artillerie étant insuffisante, les fusils ripostaient aux canons. Le 3^e chasseurs, le 75^e mobiles, le 39^e de marche, écrasés, broyés, épuisent avec un acharnement magnifique leurs cartouches, et tiennent tête aux canonniers, aux fantassins et aux cavaliers ennemis. Toute cette brigade Bourdillon, admirable en ce moment, se couvrit de gloire dans ce désastre. Les charges des cavaliers, poussées

avec rage, étaient reçues avec une impassibilité superbe. La nuit venait pourtant. Les forces de l'armée française se réduisaient, de minute en minute. On ne se battait plus, vers la gauche, qu'entre Loigny et Villepion, et, sur la droite, à Poupry. Mais, encore une fois, le général Gaston de Sonis était là, et on savait de lui ce mot: « En partant pour l'armée je me condamne à mort! » Il amenait avec lui cette poignée héroïque de volontaires de l'Ouest qui, arborant un étendard sacré, n'en combattait pas moins pour la République et pour la France, et que guidait au premier rang le colonel Athanase de Charette. Les petit-fils des émigrés de Coblenz combattaient du moins, cette fois, pour la patrie, et la patrie, pour être juste, doit reconnaître qu'ils versèrent bravement leur sang pour une cause qu'ils avaient méconnue leurs pères.

A ce moment, Gambetta et la défense nationale ne voyaient que des Français dans ces zouaves aux vestes grises, et certes c'étaient des Français intrépides auxquels nulle considération de parti ne nous empêchera de rendre justice. Nous n'imitons pas en cela tels des écrivains pieux qui refusent naïvement à la démocratie le privilège du courage, et nous saluons la bravoure et le dévouement à la France partout où nous les rencontrons.

Les volontaires de l'Ouest, campés à Patay, furent lancés vers le terrain du combat, et ils arrivaient, suivant le général de Sonis, aux environs de Villepion, lorsqu'un obus éclate, sans le blesser, auprès du général et le couvre de terre: — « Vive la France! » s'écrie de Sonis, debout sur ses étriers. Il lance son cheval vers Loigny et entraîne avec lui les zouaves de Charette, suivis des mobiles des Côtes-du-Nord, des francs-tireurs de Tours et des francs-tireurs de Blidah. Ces derniers, les francs-tireurs algériens et tourangeaux, allaient, sans qu'on ait mis en lumière leur courage, partager la gloire que nul n'a refusée aux volontaires de l'Ouest (1). Cette troupe marche bravement, calme,

(1) Nous trouvons, à ce sujet, la lettre que voici, lettre tout à fait digne d'attention, dans le journal *L'Avenir national*:

« Marseille, 14 novembre 1871.

« Monsieur le rédacteur,

« Il y a un an bientôt, une bataille sanglante, terrible, acharnée, se livrait le 2 décembre aux environs d'Orléans. Le point le plus disputé fut Patay. MM. les volontaires de l'Ouest, zouaves pontificaux, s'y sont bien conduits, je le reconnais, ainsi que mes camarades; mais ce que nous ne saurions tolérer plus longtemps, c'est l'exclusivisme du parti qui rapporte à ces messieurs tout l'honneur de l'engagement.

« On a chanté leur bravoure sur tous les tons, en prose et en vers; on a fait des tableaux reproduits en photographie, représentant Charette tenant son cheval de la main gauche et chargeant les Prussiens avec son épée. Tout cela est fort beau; mais on a toujours oublié de dire qu'aux côtés de MM. les volontaires de l'Ouest se trouvaient: à leur gauche, les francs-tireurs de Tours; à leur droite, quarante jeunes

bien ordonnée, sous les obus ennemis. Ils donnent honte au 51^e de marche, tapi dans un repli de terrain, qui refusait tout à l'heure d'avancer, et dont quelques hommes maintenant suivent les zouaves de Charette et les francs-tireurs de Tours et de Blidah. M. de Verthamon fait flotter au vent la bannière blanche qui teindra bientôt de sang rouge sa pieuse couleur. On approche de Loigny. L'ennemi est caché dans le petit bois du village. On s'avance sans tirer. M. de Sonis, l'épée haute, s'élançe, et on arrive à la lisière du bois d'où la fusillade éclate, terrible, brisant la cuisse au général de Sonis qui tombe, foudroyant M. de Verthamon qui tend son étendard à Jacques de Bouillé, jetant à terre le lieutenant-colonel de Troussures qui sera, tout à l'heure, achevé, assommé à coups de crosse par les vertueux et humanitaires Allemands.

Mais le bois était emporté, de front par les zouaves, sur la droite par les mobiles des Côtes-du-Nord. On est entré dans le village, on s'y bat corps à corps, on s'y fusille avec un acharnement épouvantable. Il faut, à travers les rues incendiées, se tracer un passage vers l'église et le cimetière où deux bataillons du 37^e se défendent opiniâtement depuis de longues heures, sans se rendre, sans céder, attendant qu'on les dégage. C'est en vain. Les Bavares et les soldats de von Treskow se pressent

gens venus de Blidah (Algérie), qui eux aussi ont laissé des morts et des blessés sur le champ de bataille.

« Personne, personne, je le répète n'a jamais eu pour nous un mot de consolation, d'encouragement; les blessés sont restés sans récompense et la valeur personnelle de ces deux petits corps d'élite fut laissée de côté.

« Et MM. les volontaires de l'Ouest, en ayant tout le prestige glorieux de cette affaire, ont oublié les francs-tireurs de Blidah ramenant au camp le soir de la bataille de Loigny (et non de Patay), leurs blessés abandonnés.

« J'étais présent lorsque le zouave Parmentier, je crois, remit au père l'étendard sur lequel j'avais lu dans la journée: *Saint Martin priez pour nous!*

« On discuta un instant sur la route à suivre pour rejoindre le quartier-général; et moi-même, quoique blessé, je poussai la petite charrette sur laquelle se trouvaient deux zouaves pontificaux blessés et un de nos camarades, Condamin.

« Vous comprendrez, monsieur le rédacteur, que je ne tiens pas à glorifier le corps dont je faisais partie. Mais, comme on semble vouloir *dénigrer* MM. les volontaires de l'Ouest, il est bon que le public sache que ce combat acharné a eu pour acteurs, autres que les zouaves pontificaux, les francs-tireurs de Tours et ceux de Blidah; qu'il y a eu des morts et des blessés dans ces deux détachements, que ces derniers, pas même nos officiers Brun et Taver (celui-ci estropié pour toute sa vie), n'ont reçu aucune récompense. Mon intention n'a été que de faire remarquer qu'on plaide beaucoup pour les zouaves pontificaux et qu'on nous oublie totalement.

« A chacun sa part, messieurs; vous n'étiez pas seuls, et, par charité chrétienne, associez donc vos frères d'armes aux éloges que vous recevez. Vous êtes de braves soldats au feu; n'oubliez donc pas ceux qui, à vos côtés, ont contribué à vos nobles efforts.

« Veuillez agréer, etc.

« L. PHILIPPOT,
« aux francs-tireurs d'Alger. »

dans Loigny, arrivent par bataillons épais. Il faut céder. M. de Charette ordonne la retraite. Il tombe à son tour, blessé d'une balle à la cuisse. Sur 300 hommes qu'il a conduits à Loigny, 198 sont restés sur le champ de bataille. Sur 14 officiers, 4 seulement sont sans blessures. Les zouaves ont abandonné Loigny après cet effort admirable, ils regagnaient Villepion et Patay, et dans Loigny embrasé, dans Loigny en flammes, le 37^e de marche, qui la veille, au combat de Villepion, avait enlevé Nonneville, le 37^e de marche, envoyé dans Loigny par les ordres de Jauréguiberry, y tenait intrépidement, et se débattait, héroïque, dans ce brasier.

Malgré les attaques incessantes de l'ennemi, ces deux bataillons du 37^e n'avaient pu être réduits, et, après avoir soutenu derrière les épaulements, derrière les maisons et les arbres un combat acharné de mousqueterie, ils s'étaient retranchés dans le cimetière et les maisons voisines et, luttant contre les 90^e et 76^e régiments de la division von Treskow, ils attendent, tout en luttant, qu'on vienne les délivrer. Loigny est en flammes, le flot des ennemis est pressé, indomptable. Le 37^e tient toujours. Il fallut que, dans la fumée des maisons dévorées par l'incendie, les fusiliers mecklebourgeois se jétassent de tous côtés dans le cimetière, entourant ces braves d'un cercle de feu pour que la lutte prit fin. Depuis cinq heures le 37^e luttait sans espoir mais non sans honneur. Alors, musique en tête, à travers les rues embrasées et parsemées de cadavres de Loigny, les Prussiens entrèrent triomphants. Notre défaite était achevée.

Non, car à Poupry, sur notre droite, nos soldats tenaient encore l'ennemi en respect. Après une journée d'un acharnement indomptable, nous avions tour à tour pris et perdu Poupry, mais en infligeant de ce côté aux Allemands de von Wittich des pertes énormes. Nos mitrailleuses et nos baïonnettes avaient fait leur œuvre et, le soir, malgré les efforts de l'ennemi, les grand-gardes du général Peitavin touchaient encore le village de Poupry, et si la nuit n'eût pas terminé le combat, les troupes de Wittich, au dire même des témoignages allemands (*Gazette de la Croix*), eussent enfin cédé à notre impétuosité.

Dans cette journée du 2 décembre, 5,000 Allemands avaient été mis hors de combat, nous avions à déplorer la perte de près de 7,000 soldats, morts, blessés ou prisonniers, et l'ennemi nous avait enlevé onze canons. Cette journée, que Gambetta dans sa dépêche du 3 décembre, ne donnait que comme ayant déterminé un *temps d'arrêt* dans le mouvement du 17^e corps, devait être irréparable.

Il fallut abandonner tout mouvement offensif et ne plus songer qu'à se défendre derrière les lignes fortifiées d'Orléans. Le 3 décembre, l'armée de Frédéric-Charles, réunie à celle du grand duc de

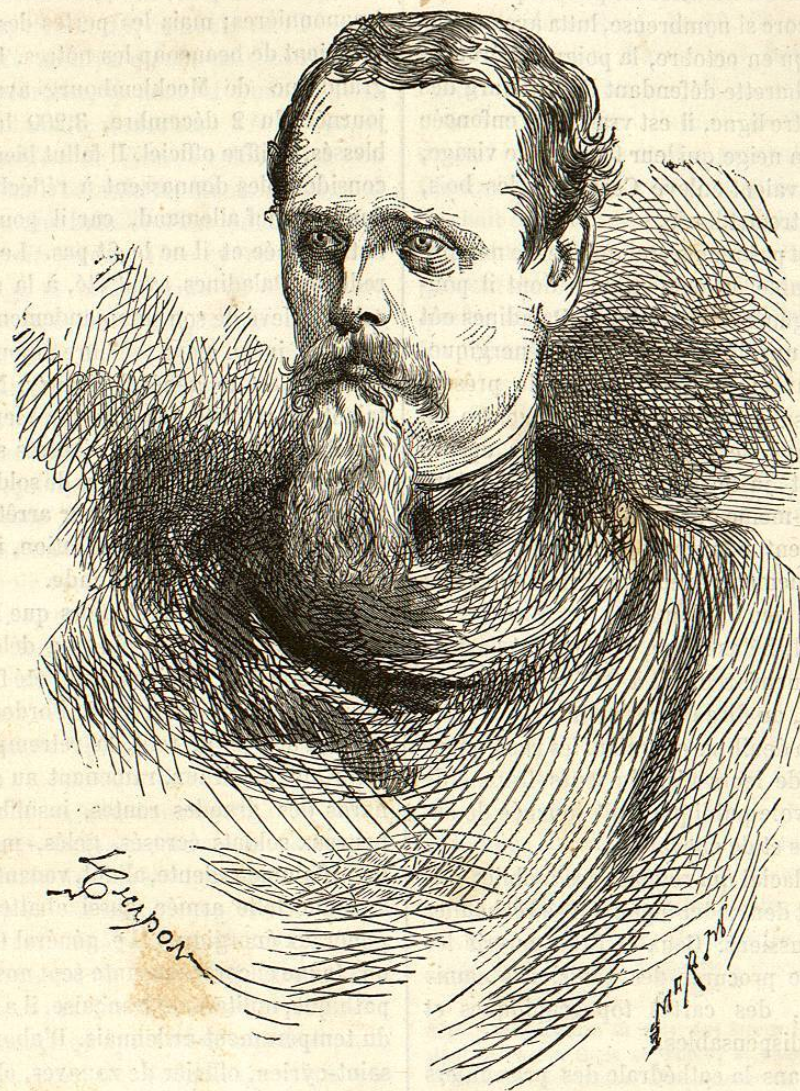
Mecklembourg, concentrée de Chevilly à Toury, avec un front de bataille formidable, attaqua furieusement notre centre et notre gauche, tandis que 8,000 hommes tenaient en respect nos 18^e et 20^e corps entamés depuis Beaune-la-Rollande. Cette bataille prit le nom d'Artenay, où Frédéric-Charles avait, ce jour-là, son quartier-général.

Cette fois, par un temps affreux, dans la neige, sous le vent d'ouest qui sifflait violent et glacé sur ces plaines dégarnies d'arbres, on se battit. L'armée allemande avait marché une partie de la nuit, et elle était arrivée devant Artenay. C'est à Artenay et à Cercottes que le combat fut le plus acharné. Laissons parler nos ennemis; les peintures que leurs écrivains nous ont faites de ces terribles journées montrent mieux encore que nous ne pourrions l'indiquer, la vigueur de nos jeunes troupes, de nos pauvres mobiles à peine exercés et que le découragement devait bientôt atteindre.

« Artenay, dit un écrivain allemand, village de quelques centaines d'habitants, est situé dans une plaine plate, sans bois ni forêts, sur une petite éminence. Le village était fortement barricadé; on jugea dès lors opportun de faire agir l'artillerie. Il était dix heures lorsque le général donna l'ordre à l'artillerie réunie de canonner Artenay. Soixante pièces entourèrent en demi-cercle le village et dirigèrent un feu terrible sur lui.

« Les Français se retirèrent devant ce feu écrasant d'artillerie, de sorte que les troupes s'emparèrent d'Artenay sans obstacle digne de mention. Il était juste midi quand Artenay fut pris, mais on ne pouvait songer à manger. On continua en avant sans s'arrêter.

« La ligne entière s'avança en dehors d'Artenay et prit une nouvelle disposition d'attaque pour déloger l'ennemi, qui s'était fortifié dans les fermes de Chevilly et dans les replis de ce village. On se trouvait ainsi en face de la force principale de l'ennemi, et un violent combat s'engagea. Près du moulin d'Anvilliers, qui se trouve sur une colline dominant la contrée, se trouvait une batterie ennemie qui commandait le pays adjacent et la route principale. Les fermes d'Arblay et de Lagrange regorgaient d'infanterie qui les défendait vaillamment. Au milieu de la route se trouve le petit village de Croix-Briquet, où se trouvait le gros de l'ennemi. Il y avait là près de 60,000 hommes dans les fermes, le moulin à vent, derrière Croix-Briquet et les petites parcelles de bois, qui recevaient avec force fusillade les troupes à mesure qu'elles se présentaient. De grands fossés garnissaient les deux côtés de la route, et de grosses pièces de marine de 24 envoyaient leurs terribles boulets de calibre jusque dans les rangs des colonnes d'attaque de la réserve.



LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

« L'artillerie dut entreprendre à nouveau de frayer un chemin aux troupes d'infanterie. Elle prit position près de Château-Anvilliers, et attaqua la position ennemie par le flanc. La ligne ennemie dut céder devant la terrible canonnade de trente pièces. Les obus frappaient avec une effroyable précision les positions fortifiées des Français. Un grand nombre furent tués; les autres prirent la fuite. Le 2^e bataillon du 86^e régiment se précipita alors à l'assaut du plateau du moulin d'Anvilliers. Conduit par le major Ziemann, le bataillon avança avec le calme et la précision d'une manœuvre d'exercice. Quoique mitraillé fortement des hauteurs par l'ennemi, il ne broncha point, et, malgré ses pertes, il s'élança, en lançant des hourras et au bruit de la charge des tambours, sur la position ennemie. L'ennemi n'attendit pas à la baïonnette le bataillon, mais se précipita en fuite rapide du haut du pla-

teau dans Chevilly. La ligne entière s'avança alors, chassant l'ennemi devant elle, le canonnant constamment de notre artillerie et le refoulant de toutes les positions. La position principale qu'il occupait était prise et gagnée. Les hauteurs d'Anvilliers, les fermes de Lagrange et d'Arblay tombèrent aux mains de notre infanterie.

« A trois heures, l'ennemi était en pleine retraite. Déjà des masses de bandes de fuyards se ruiaient en désordre sur Orléans. Ils traversèrent la ville et les ponts de la Loire en jetant l'alarme et se plaçant sur l'autre rive en disant : « Nous ne sommes pas assez en force, les Prussiens arrivent. »

Il y avait, autour d'Orléans, des pièces de marine que les servants, en se retirant, eurent le soin d'enclouer. La gare d'Orléans était défendue par des fossés profonds, par un bastion armé de huit pièces de siège; les poudrières étaient pleines de

poudre et d'obus. On ne défendit pas ces positions; cette armée, encore si nombreuse, lutta avec moins d'acharnement qu'en octobre, la poignée héroïque de zouaves de Charette défendant le faubourg des Aydes. Toute notre ligne, il est vrai, était enfoncée et forcée. Sous la neige qui leur fouettait le visage, les Allemands avaient enlevé Cereottes, les bois, les canons de notre artillerie.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'avec le nombre encore considérable de combattants dont il pouvait disposer, le général d'Aurelle de Paladines eût certes dû tenter une défense autrement énergique. On trouvera, aux pièces justificatives du présent chapitre, l'accusation que lança alors contre lui Gambetta et à laquelle le général n'a pas encore répondu. Il est juste d'ajouter que plus tard M. Gambetta lui-même offrit au général d'Aurelle un commandement nouveau, et que le général refusa catégoriquement, avec une certaine hauteur et une amertume peu dissimulée.

Toujours est-il, hélas ! que, repoussant l'armée de la Loire, l'ennemi rentra à Orléans. Le spectacle fut lugubre, au dire d'un témoin.

Des femmes en deuil parcouraient les rues, cherchant les traces de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris. La voie publique était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux.

Par le froid glacial qui régnait, les mobiles prisonniers venaient demander à pouvoir se réchauffer aux feux des Prussiens. Ceux-ci firent ouvrir les magasins pour se procurer des gants, des camisoles de flanelle, des cartes topographiques et tous les objets indispensables.

On enferma dans la cathédrale des prisonniers qui, pressés par le froid, mirent le feu à toutes les chaises de l'église. Ces bûchers allumés au milieu du temple produisaient une épaisse fumée au milieu de laquelle les soldats s'agitaient comme des ombres fantastiques. Tout à coup, le bruit assourdissant des conversations de cette multitude fut interrompu par le son de l'orgue, qui se mit à jouer.... une gigue, tandis que les prisonniers cuisaient leur repas sur le feu allumé dans la nef.

Cependant l'armée de la Loire en déroute se battait jusqu'à Vierzon. La retraite ressemblait de ce côté à une fuite. Pourtant on se retournait encore, et on faisait tête aux uhlans. Mais le flot des fuyards, les bandes affolées entraînaient les plus braves. A Vierzon, des soldats effarés, prenant les trains d'assaut, ont été écrasés sous les wagons; d'autres, montant éperdus sur la locomotive en marche, se sont broyé le crâne contre la voûte des tunnels. Leur cervelle avait jailli et rougi la brique. Du côté de Chanzy, la retraite du moins fut glorieuse et plus digne du vieux renom français.

L'armée française avait perdu dans les quatre journées de batailles livrées autour d'Orléans plus

de 2,000 morts, 10,000 prisonniers, 77 canons et 4 canonniers; mais les pertes des Allemands dépassaient de beaucoup les nôtres. Le seul corps du grand-duc de Mecklembourg avait eu, dans la journée du 2 décembre, 3,200 hommes tués ou blessés, chiffre officiel. Il fallut bien que ces pertes considérables donnassent à réfléchir au commandant en chef allemand, car il pouvait poursuivre notre armée et il ne le fit pas. Le général d'Aurelle de Paladines avait été, à la suite des échecs subis, relevé de son commandement, et un officier, inconnu jusqu'alors, célèbre aujourd'hui, lui succédait. C'est le général Chanzy. Nos soldats battaient en retraite, les uns sur Vierzon, les autres sur Blois et Chambord; d'autres sur Vendôme ou Bourges. On vit des groupes de soldats, de fuyards, marcher hâves, effarés. Pour arrêter une telle retraite et une telle démoralisation, il fallait une volonté dure et une foi profonde.

C'est là surtout, c'est alors que M. Gambetta se montra vaillant et résolu. La délégation, devant l'approche des Prussiens, avait été forcée de quitter Tours pour se réfugier à Bordeaux. Gambetta suivit l'armée, la refit, la retrempe, donnant du cœur aux généraux, ramenant au combat les traînards des grandes routes, insufflant à ces malheureux soldats écrasés, gelés, meurtris, un peu de sa flamme ardente, allant, venant, se multipliant.

A une telle armée, aussi abattue, il fallait des généraux énergiques. Le général Chanzy, en était un. Jeune encore (quarante-sept ans), la figure sympathique, militaire et française, il a toute la vigueur du tempérament ardennais. D'abord mousse, puis saint-cyrien, officier de zouaves, chef de bataillon à Solferino, lieutenant-colonel en Syrie, colonel en Afrique, partout il s'était distingué et affirmé. A Coulmiers il avait contribué pour sa bonne part au succès de la journée. Il enlevait, à la tête du 16^e corps, les fortes positions occupées à Patay par l'armée ennemie. Mais c'est surtout aux jours cruels de la retraite, par son sang-froid, sa présence d'esprit, son impassibilité et sa résistance, qu'il devait s'illustrer. Gambetta pouvait dire avec raison qu'un tacticien s'était révélé.

Sa retraite, où pendant plus d'un mois presque chaque jour il livra bataille à un ennemi supérieur en nombre, qu'il arrêta presque toujours et qu'il battit quelquefois, a pu être surnommée par l'étranger la *retraite infernale*. C'est au général lui-même qu'il a appartenu de la raconter (1).

A Josnes, le 8 décembre, il attaqua le grand-duc de Mecklembourg, que le général Camon avait combattu la veille. C'était devant Poisly et Cravant. Il repoussa les Prussiens, qui, le lendemain, sortaient de Beaugency en masses profondes. Tous

(1) Voy. son livre *La Deuxième armée de la Loire*.

ces villages qui environnent la ville, Cravant, Ourcelles, Villejouan, virent des combats terribles où l'armée d'Artenay montra qu'elle existait encore. A ces combats glorieux, le général Chanzy avait donné le nom de bataille de Josnes : « *N'oubliez pas que vous êtes les soldats de Josnes !* » disait-il à son armée, la veille de la bataille du Mans. Le général Trochu a écrit qu'une bataille n'est jamais perdue, mais qu'on la croit perdue. Chanzy réussissait à donner le mirage et la certitude de la victoire à ses soldats repoussés, mais qui, tout en cédant le terrain, infligeaient de dures pertes à l'ennemi.

Cette armée de la Loire, maintenant séparée en deux tronçons, l'un reformé à Bourges, sous Bourbaki, l'autre, demeuré entre les mains de Chanzy, devait encore inquiéter l'ennemi. Nous réservons l'histoire de l'armée de Bourges et de Bourbaki. Pour l'armée de Chanzy, elle se retira sur la ligne du Loir après avoir essayé de se maintenir dans la vallée de la Loire, combattant entre la forêt de Marchenoir et le fleuve, couvrant la route de Tours, sans cesse attaquée, sans cesse au combat. Le nombre de ces engagements glorieux est de quinze au moins et celui de Villorceau ou de Josnes (le 8 décembre) avait été presque une victoire. « Toutes es fois, dit le général, que nous étions parvenus à portée de la mousqueterie des Allemands, ils avaient été forcés de reculer devant la vigueur de nos fantassins, et la supériorité du chassepot. » Le lendemain, Gambetta arrivait auprès de Chanzy, annonçant que la délégation de Tours se transportait à Bordeaux et approuvant la retraite sur Vendôme que Chanzy ne commença qu'après avoir constaté que la première armée, celle de Bourbaki, n'était pas encore en état de secourir la deuxième armée (1).

(1) Chanzy avait écrit de Josnes à Bourbaki : « Nous nous battons depuis onze jours, et nous tenons ici,

On résolut donc de battre en retraite sur Vendôme (10 décembre). Le 12, la retraite commençait. Le général Barry, qui tenait Blois, reçut l'ordre d'y résister jusqu'à la dernière extrémité, pour empêcher que l'armée ne fût tournée par sa droite. « Le temps était si mauvais, dit le général Chanzy dans son livre. Une pluie torrentielle qui tombait depuis la matin avait fait fondre la neige et produit le dégel. Le terrain était partout très-glissant sur les chemins, le sol trop détrempe pour que les chevaux et les voitures pussent passer dans les champs. Comme fatigue et comme souffrance pour les hommes et pour les animaux, cette journée du 12 décembre fut une des plus pénibles de la campagne. Néanmoins la marche put s'effectuer avec assez de régularité et le soir, tous les corps étaient établis exactement sur les positions qui leur avaient été assignées. »

Nous reprendrons plus tard l'histoire de la deuxième armée de la Loire à partir de Vendôme jusqu'au Mans. Contentons-nous de dire maintenant, avec le général Chanzy, à propos de cette opération si bien conduite : « En résumé, cette retraite de la 2^e armée des lignes de Josnes sur Vendôme, dans les conditions de mauvais temps, de fatigues et de dangers dans lesquelles elle s'était effectuée, faisait le plus grand honneur aux troupes. Elle en avait assez imposé à l'ennemi pour qu'il n'eût pas osé l'inquiéter et profiter des chances qu'il avait de détruire cette armée, s'il avait su les mettre à profit. »

depuis le 6, contre le gros des forces ennemies. Les Prussiens menacent Blois et Tours, et cherchent à tomber sur le flanc de mon armée. Une marche de vous sur Blois peut me dégager de cette situation critique. Je vous demande instamment de le faire : prévenez-moi. »

Malheureusement Bourbaki n'était pas en état de marcher sur Blois.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XII

N^o 1.

LA BATAILLE D'ARTENAY RACONTÉE PAR UN ALLEMAND.

(M. Hans Wachenhusen, correspondant de la *Gazette de Cologne*.)

3 décembre.

La bataille d'Artenay, que l'ennemi a continuée par un violent combat d'artillerie, a recommencé ce matin.

Déjà à huit heures, nous entendions le tonnerre des canons, quoique la direction du vent soit contraire.

Le 9^e corps d'armée, dont nous attendions la jonction déjà hier, et qui s'était trouvé avec la 22^e division à Chaussy et de là s'était rendu à Artenay, est arrivé.

L'état-major s'était rendu dans cette direction et la 17^e division soutenait un combat des plus violents. C'est là que l'ennemi fut repoussé vers trois heures. Cinq villages brûlaient; le feu de l'artil-